

Fleurs, l'Esprit des montagnes, les Moissonneurs, Bertha, Rosa mystica, indiquent l'action et le drame dans cette poésie lyrique.

Il y a trois poèmes : *Franz*, c'est-à-dire le rêveur sauvé par le travail rustique ; *Rosa mystica*, la légende du sacrifice ; *Hermann*, le poème de l'héroïsme.

Comme dans toutes les œuvres de M. de Laprade, une pensée philosophique fait le fond des *Idylles héroïques*. "Voici en quelques mots, dit un critique, le singulier raisonnement qu'on y trouve développé, ou plutôt enveloppé dans une forme un peu trop syllogistique. Chaque période historique offre un art-type sur lequel se règlent les autres arts, et dont ils reproduisent le caractère ; — or la musique est l'art de notre temps, et qui dit musique dit poésie ; — donc la poésie, un moment délaissée, doit reprendre sa place dans le concert universel dont elle est le premier virtuose".

Les *Voix du silence* ont un caractère particulier de force et de véhémence. Ces quelques vers du prologue :

"Verbe endormi dans la nature,
Esprits muets au fond des bois,
Ames qui n'avez qu'un murmure,
Prenez dans mes vers une voix, etc".

expriment l'idée du livre et répondent bien au titre. *La Tour d'Ivoire* est un véritable poème de chevalerie écrit dans un langage simple et rapide. *La Première Vierge, l'Héritage, Bertha, le Mois du mort*, sont de petites pièces pleines de charme et de grâce, quoiqu'elles manquent trop souvent de simplicité et de naturel.

Pendant la guerre de 1870, M. de Laprade composa plusieurs chants patriotiques, dont l'un intitulé *Hymne à l'épée*, est un appel lyrique et guerrier *Aux soldats et aux poètes bretons*.

Cette poésie est remplie des plus nobles sentiments, mais elle manque de vigueur, comme la plupart de celles du même genre qui parurent à cette fatale époque.

Le dernier poème de M. de Laprade, *le Livre d'un père* (1876), est bien, selon les expressions de M. Stahl dans une courte préface, le premier livre dont on pourra dire qu'il a été senti, écrit entièrement pour les enfants. Les enfants ne sont pas seulement le sujet, ils sont l'objet de ces quarante-quatre pièces de formes et de mesures variées, qui nous offrent une suite d'aimables, de touchantes, de grandes et généreuses leçons données par un père souffrant sous le double poids de l'âge et d'un mal presque incurable, et qui n'a plus d'autres joies que de suivre avec les yeux de l'âme, plus encore qu'avec les yeux du corps, les phases si diverses de l'enfance, de la jeunesse, de l'adolescence de ses chers descendants.

Il a été donné à M. de Laprade d'exprimer en un noble langage, intelligible pour tous, ce que tous les pères de famille voudraient avoir pensé, voudraient avoir dit à ces heures qui marquent dans l'existence et dont l'enfant fait homme se souvient toujours. Ses pièces patriotiques ont des accords virils et généreux.

En général, la poésie de M. de Laprade est d'une grande élévation, mais on éprouve une certaine fatigue à lire d'une façon suivie ces vers dont l'allure est trop constamment grave et solennelle.

JEUX DE SALON

Moyen de faire entrer un œuf dans une bouteille.—Aujourd'hui, ma vieille tante a voulu s'amuser. Elle prit une bouteille de verre bien blanc et un morceau de journal, qu'elle a tortillé sur lui-même, et y a mis le feu. Puis elle l'a introduit dans la bouteille et l'y a laissé brûler. Aussitôt, elle a pris un œuf dur, dont la coquille avait été enlevée, et elle en a bouché bien hermétiquement le goulot de la bouteille.

Peu à peu nous avons vu l'œuf s'allonger, prendre la forme du goulot dans lequel il entraient lentement ; puis tout à coup il s'est précipité jusqu'au fond, comme un boulet de canon, qui vient d'être lancé au loin avec force.

LA SUCRERIE (*)

Le soleil fond la neige et fait rayonner l'eau ;
Dans les branches frémit la sève prisonnière ;
Et l'érable, sentant la chaleur printanière,
Verse ses pleurs de miel au vase de bouleau.

Dans le lointain d'azur une rose fumée
Flotte sur le bois plein de bruits harmonieux :
Elle monte d'un feu de sarments résineux
Où chauffe en gazouillant une onde parfumée.

Le paysan, joyeux, fait bouillir, en chantant,
L'eau d'érable, l'esprit enflammé par le sucre
Que doit lui rapporter sa récolte de sucre
Qui s'entasse et lui jette un reflet miroitant.

Et, pendant qu'il surveille, au fond de sa cabane,
Le feu qui convertit la sève en sirop blond,
Son fils, les seaux aux bras, la raquette au talon,
Est en train d'amasser une nouvelle manne.

Transvidant chaque vase où chaque arbre a pleuré,
Il se hâte à travers la neige et la broussaille,
Et l'érable lui verse alors par son entaille
Les exquis senteurs dont il est saturé.

Tout à coup, près du feu, le père se découvre :
Il vient d'entendre au loin une cloche sonner...
Et, pour livrer passage au fils qui vient dîner,
La porte aux ais mal joints de la cabane s'ouvre.

En face des tisons, ils mettent le couvert,
Et mangent sur le pouce, à la bonne franquette,
Ayant pour siège un seau couvert d'une raquette,
Pour nappe les rameaux d'un arbre toujours vert.

Sur leur figure on lit ce fier contentement
Que le travail honnête aux cœurs courageux donne.
Tout en cassant son pain, le paysan fredonne,
Sur un ton nasillard, un vieux refrain normand.

Au moment de finir leur repas, ils entendent
Comme un long hallali vibrer sous la forêt...
Ils sortent brusquement, et, le pied en arrêt,
Ils jettent à l'écho des cris perçants qu'ils scandent.

Des braves délinquants répondent à leurs cris...
Et bientôt, débouchant d'une combe prochaine,
De nombreux villageois, que le plaisir déchaine,
Bondissent dans la hutte, et tout le sucre est... pris.

Les sucriers ne font aucune résistance,
Car les nouveaux venus sont autant d'invités ;
Et fuyant leur seuil où s'entassaient les pâtés,
Ils laissent le champ libre à la réjouissance.

Ainsi que les oiseaux sous le vent printanier,
Les amis du village en tous sens se répandent,
Et déjà des marmots aux branches se suspendent,
Pour tâcher d'y saisir les nids de l'an dernier.

Se lançant des boulets de neige, des espions,
Tout près de la cabane, en deux camps divisés,
Tour à tour triomphants, tour à tour repoussés,
Se livrent, fous d'ardeur, une bataille en règles.

Les raquettes aux pieds, marchant tout de travers,
Des écoliers vont boire aux coupes de l'érable,
Suivis, dans les halliers, d'un essaim adorable
Dont le rire argentin attire les pivers.

De charmantes enfants, aux corsages de guêpes,
Papillonnent parmi seaux, cuves et bidons,
Criant, battant des mains, dansant des rigodons,
Pendant que les mamans mettent au feu des... crêpes.

Des vieux, que le soleil d'avril fait rajeunir,
Causent joyeusement, assis au pied d'un chêne,
Et l'arbre altier, penchant sa tête souveraine,
Etend ses bras sur eux, comme pour les bénir.

Des amoureux, suivant une sente discrète,
Neige au pied, flamme au front, s'entretiennent tout bas,
Et non loin un oiseau, moqueur, rit aux éclats,
En voyant passer ceux qui se contentent fleurette.

Parfois des coups de feu grondent dans le lointain...
Ce sont les sucriers voisins qui les invitent,
Ou bien, sous des sapins où des ailes palpitent,
C'est un vieil invité qui se refait la main.

Soudain le timbre clair d'un porte-voix résonne...
Un grand cri de triomphe y répond aussitôt,
Et chacun vient s'asseoir autour d'un long tréteau
Où le sirop abonde, où la crêpe foisonne.

On mange goulûment, du grand au plus petit.
Le feu de la gaité dans tous les yeux scintille.
A défaut de vin vieux, l'esprit gaulois pétillait,
A défaut de plats d'or, on a de l'appétit.

Après les gais propos viennent les chansonnettes ;
Le maître de céans, un ancien marguillier,
D'une voix de stentor, chante à s'égosiller,
Et son refrain grivois fait rougir les brunettes.

Un robuste garçon, dit sur un ton très faux
Un couplet érotique où le gros bon sens louche ;
Un quolibet d'enfant lui fait fermer la bouche
Au milieu d'un fou rire et d'éclatants bravos.

Une blonde fillette essaie une romance...
La mémoire manquant, elle s'arrête court ;
Un vieillard la remplace, et chacun a son tour,
Chacun chante, plongé dans une joie immense.

On quitte enfin la table, et sur de frais copeaux,
Devant le cabanon inondé de lumières,
Bientôt la danse s'ouvre au chant de deux commères
Qui marquent la cadence, à grands coups de chapeaux.

On commence le bal par des reels et des gigue ;
Quelques instants après viennent les cotillons...
Oh ! quel plaisir de voir en légers tourbillons
Les garçons essouffés se faire aller les gigue !

Pendant qu'on se trémousse, un beau galant, musqué,
Pour se donner du ton, organise un quadrille ;
Mais, comme on est ici moins savant qu'à la ville,
On s'embrouille, on se perd, et le coup est manqué.

Cet insuccès aux vieux désopile la rate,
Et, songeant à l'époque où le bon goût régnait,
Ces déçus moqueurs ouvrent un menuet...
Mais le grand âge oublie, et le menuet rate.

Vit-on jamais aux bois autant de fiascos ?
Cela n'empêche pas pourtant que l'on s'amuse.
Pour peindre le bonheur de ces gens, ô ma muse !
Tu devrais me donner, ma foi ! d'autres pinceaux.

Cependant le soleil à l'horizon s'incline ;
Il est grand temps de mettre au feu le brassin d'or ;
Et le vieux sucrier, pendant qu'on danse encor,
Court attiser la flamme où brûle la résine.

Puis à la crémaillère il suspend le chaudron ;
Et sur l'âtre brasier qui pétillait et qui ronfle
Le miel éblouissant de l'arbre bout et gonfle,
Cuvé par les grands yeux d'anges assis en rond.

Parfois un cri d'enfant, où le désespoir perce,
Éclate tout à coup près du feu dévorant...
Quelle est donc la raison de ce cri déchirant ?
C'est le sirop bouillant qui se fâche et renverse.

A tout moment le vieux au chaudron met le plat ;
Il en sort des lingots rutilants qu'il étire...
Le temps est arrivé de manger de la tire,
Et bientôt au dehors la danse tombe à plat.

Ainsi que des frelons attaquant une ruche,
L'essaim des villageois vole vers le brassin,
Y plonge tour à tour les doigts et le bassin,
Et, pour avoir sa part de miel, plus d'un trébuche.

Et l'on joue à la fois des coudes et des dents
Les bambins au chaudron se barbouillent les joues,
Et les fillettes font de ravissantes moues
En croquant les cristaux de la tire fondants.

Oh ! quel charmant tableau qu'une belle fillette
Qui mord à pleine bouche à l'or du sucre chaud
Oh ! quel petit poème exquis qu'un frais marmot
Qui brasse des cristaux, avec une palette.

Chacun casse des œufs dans le sirop qui bout.
Peut-on imaginer plus suave omelette ?
On se brûle les doigts, on gâte sa toilette...
N'importe ! l'on déguste, et l'on rit tout son soûl.

Pourtant il va falloir s'arracher à l'étreinte
Du plaisir, et quitter la cabane en bois rond...
Pour la dernière fois on se penche au chaudron...
Et l'on sort, laissant seul le maître qui s'éteint.

Il est à façonner les cônes succulents
Qu'il doit distribuer parmi tous les convives ;
Et, pendant ce temps-là, les mamans toujours vives
Hâtent, pour le retour, les papas toujours lents.

On se sépare enfin du sucrier en nage
Qui partage en riant les restes du festin,
Et, pendant que la nuit tombe dans le lointain,
L'on reprend, en chantant, la route du village.

(*) Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner aujourd'hui à nos lecteurs, à titre de primeure, cette remarquable poésie, toute de circonstance, qui fait partie des *FEUILLES D'ÉRABLE*, joli recueil de vers que M. William Chapman, notre collaborateur, doit livrer au public dans quelques jours.

W. Chapman